

## Études d'histoire religieuse



# L'Église catholique à travers *Mes Tablettes*, journal intime de Romuald Trudeau, 1820-1850

Fernande Roy

Volume 76, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044759ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044759ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, F. (2010). L'Église catholique à travers *Mes Tablettes*, journal intime de Romuald Trudeau, 1820-1850. *Études d'histoire religieuse*, 76, 43–56.  
<https://doi.org/10.7202/044759ar>

Résumé de l'article

Intitulé *Mes Tablettes*, le journal intime de Romuald Trudeau s'étend sur plus d'un millier de pages et s'avère une source fort riche pour l'étude des sensibilités. Dans cette optique, cet article aborde la perception du diariste vis-à-vis de l'Église catholique. Éduqué chez les sulpiciens, Trudeau est un catholique fervent, intéressé par les débats ecclésiastiques, mais passionné aussi par la politique. Dans les années 1830, il éprouve quelques difficultés à harmoniser cette double allégeance. Cependant, après l'échec des Patriotes, il conjugue aisément la religion et la politique et ses propres intérêts d'homme d'affaires. Son nationalisme fait alors une place centrale à l'Église catholique. Trudeau notait ce qu'il lisait, voyait ou entendait dans sa boutique d'apothicaire à Montréal et son témoignage éclaire la société de son époque.

# L'Église catholique à travers *Mes Tablettes*, journal intime de Romuald Trudeau, 1820-1850

Fernande Roy<sup>1</sup>

Résumé : Intitulé *Mes Tablettes*, le journal intime de Romuald Trudeau s'étend sur plus d'un millier de pages et s'avère une source fort riche pour l'étude des sensibilités. Dans cette optique, cet article aborde la perception du diariste vis-à-vis de l'Église catholique. Éduqué chez les sulpiciens, Trudeau est un catholique fervent, intéressé par les débats ecclésiastiques, mais passionné aussi par la politique. Dans les années 1830, il éprouve quelques difficultés à harmoniser cette double allégeance. Cependant, après l'échec des Patriotes, il conjugue aisément la religion et la politique et ses propres intérêts d'homme d'affaires. Son nationalisme fait alors une place centrale à l'Église catholique. Trudeau notait ce qu'il lisait, voyait ou entendait dans sa boutique d'apothicaire à Montréal et son témoignage éclaire la société de son époque.

Abstract: *Mes tablettes*, Romuald Trudeau's personal diary extends over more than thousand pages and turns out a very rich source for the study of the sensibilities. In this optics, this article approaches the perception of the diariste towards the Roman Catholic Church. Trudeau is a devout Catholic, interested in the ecclesiastical debates, but fascinated also by the politics. In the 1830s, he feels some difficulties harmonizing this double allegiance. However, after the defeat of the Patriots, he conjugates easily the religion and the politics and his businessman's own interests. His nationalism makes then a central place to the Roman Catholic Church. Trudeau noted what he read, saw or listened in his apothecary's shop in Montreal and his testimony enlightens the society of his time.

Romuald Trudeau est né le 7 février 1802. Après des études classiques au séminaire de Montréal, il fait son apprentissage d'apothicaire chez le

---

1. Fernande Roy est professeur au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal. Elle s'intéresse à l'histoire culturelle du Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Elle a publié, notamment, *Histoire de la librairie au Québec*, chez Leméac, et *Histoire des idéologies au Québec au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, chez Boréal. Elle prépare une édition de *Mes Tablettes* de Romuald Trudeau.

docteur René-Joseph Kimber. Il obtient sa commission de pharmacien en 1823. C'est au sortir du collège qu'il commence à écrire son journal, *Mes Tablettes*, un manuscrit fort riche sur le Montréal du premier XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers cahiers comportent comme sous-titre « Mémoire de ce que je croirai assez intéressant pour en conserver le souvenir ». Ce document n'est pas axé sur les détails de la vie de l'auteur, qui s'attarde plutôt aux événements publics. Écrit généralement à chaud, au jour le jour (ce qui n'exclut pas les interruptions), il s'agit bien d'un journal intime et non de Mémoires qui commandent une plus grande distance entre l'événement et sa consignation par écrit<sup>2</sup>. Les *Tablettes* comportent pêle-mêle des observations personnelles, des récits d'actualité, des faits divers, des rumeurs, des anecdotes et des extraits recopiés de périodiques contemporains. Le manuscrit s'étend sur plus d'un millier de pages, réparties en treize cahiers.

Trudeau écrit sur de multiples sujets, mais les deux thèmes privilégiés s'avèrent, de manière inégale dans le temps, l'Église catholique et la politique bas-canadienne. La période couverte, trois décennies, de 1820 à 1850, est suffisamment longue pour saisir les variations d'intérêt. Sur le plan politique, cette période correspond, bien sûr, à la montée du Parti patriote, puis à son échec, tandis que l'Église catholique, l'Église montréalaise à tout le moins, passe d'une certaine désunion à un expansionnisme effervescent. L'examen de ce document privé permet d'appréhender les sentiments d'un individu vis-à-vis de l'Église. Catholique fervent, mais ardent nationaliste, indigné par la condamnation cléricale des Patriotes en octobre 1837, il devient par la suite un partisan affiché et actif de l'évêque de Montréal. Comment ce bon bourgeois conjugue-t-il, au fil des ans, la politique, la religion et ses propres intérêts d'homme d'affaires ? Que nous apprend cette traversée individuelle sur la société de son temps ? Voilà les principales questions qui orientent cette recherche.

Trudeau commence à écrire son journal à l'automne de 1820. Il a 18 ans. Après l'inscription de quelques éléments personnels, la première nouvelle concerne l'évêque Plessis, de retour d'un voyage en Europe. L'accueil réservé à Plessis est décrit avec beaucoup d'émotion. Presque tous les habitants de la ville et des faubourgs se rendent sur les quais de Québec,

---

2. Voir l'ouvrage classique de Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France, 1976, 205 p. Je ne partage pas l'avis de Françoise Van Roey-Roux qui range les *Tablettes* dans la sous-catégorie « livre de raison », un journal intime où le diariste rapporte les « menus faits de sa vie quotidienne, de sa famille, de son petit milieu », dans *La littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal express, 1983, p. 29-30. Voir aussi Pierre Hébert, *Le journal intime au Québec, structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988, 212 p. et Yvan Lamonde, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec, 1860-1980*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 275 p.

nous dit-on. Plusieurs grimpent sur les mâts des bateaux et sur les toits des maisons : « Tout le monde en un mot, catholiques et protestants, Canadiens et étrangers, s'empressoient à l'envi au devant de celui dont ils savoient si bien apprécier les mérites et les vertus ». À la cathédrale, on chante un *Te Deum*, les clochent sonnent, bref on n'en a jamais fait autant pour qui que ce soit, même pas le gouverneur, « tant est grand sur l'esprit d'un peuple policé l'ascendant de la vertu et de la religion »<sup>3</sup>. Déjà Trudeau manifeste ses profondes convictions religieuses et son admiration éperdue pour le chef de l'Église catholique bas-canadienne.

À Rome, Plessis était allé demander la division de son immense diocèse et, notamment, chercher des bulles pour Lartigue<sup>4</sup>, lequel sera sacré évêque en janvier 1821. Commence alors une bataille qui durera une quinzaine d'années<sup>5</sup>. Lartigue, en effet, n'est pas l'évêque de Montréal, mais vicaire général à Montréal, auxiliaire et suffragant, donc dépendant de Plessis. Ses adversaires insisteront sur ce fait. À l'époque, Londres ne veut pas d'un deuxième évêque canadien-français. Les sulpiciens non plus : ils craignent, en effet, que les deux évêques veuillent les dépouiller de leurs prérogatives et, surtout, de leurs biens. Ils entendent bien conserver leur contrôle sur l'unique paroisse de Montréal. Sauf pour les premières semaines, ils n'acceptent même pas que Lartigue (pourtant un sulpicien) réside au séminaire et, à toutes fins utiles, ils ne veulent pas de lui non plus dans l'église paroissiale. Pas question, enfin, de rendre à Lartigue les honneurs dus à un évêque, puisqu'il n'est pas évêque de Montréal. Le supérieur Roux suggère que Lartigue aille s'installer dans une cure de la rive sud, en dehors du territoire des sulpiciens. Les curés du district de Montréal vont aussi se diviser en partisans de l'évêque ou en partisans, parfois farouches, des sulpiciens. Il faut dire que Lartigue n'était pas connu pour la souplesse de son caractère.

Cette querelle, peu édifiante, se déroule devant les laïcs et il est intéressant d'analyser comment Romuald Trudeau rend compte de ce conflit clérical sur la place publique. Quelques facteurs doivent être pris en considération. Tout d'abord, ce jeune homme a été éduqué chez les sulpiciens et il en garde un très bon souvenir. Dès la première page de ses cahiers, il affirme que le nom de son professeur en rhétorique, Monsieur Claude Rivière, lui restera cher. À un moment, un long passage réservé au collège

---

3. Romuald Trudeau, *Mes Tablettes* (à l'avenir: *MT*), septembre 1820, n° 1, p. 6 et 7.

4. Sur le voyage de Plessis en Europe, voir Lucien Lemieux, *L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada, 1783-1844*, Montréal, Fides, 1968, p. 105-120.

5. Lucia Ferretti résume cette histoire en quelques paragraphes dans *Brève histoire de l'église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 44-46. Lucien Lemieux, *L'établissement...*, y consacre des centaines de pages impressionnantes d'érudition.

de Montréal et à son régime pédagogique montre bien que l'ex-étudiant a fort apprécié son séjour dans ces lieux<sup>6</sup>. Sa fidélité envers les sulpiciens va perdurer. Deuxièmement, il faut se rappeler que c'est un Montréalais, fier de sa ville. On le voit à de nombreuses reprises, dans ses descriptions des paysages et du développement urbain : de temps à autre, la montagne, le fleuve ou le canal Lachine lui inspirent des envolées poétiques<sup>7</sup>. Sous cet angle, la question devient : est-ce que Montréal mérite un évêque ? Enfin, je l'ai déjà dit, il est nationaliste. Le docteur Kimber qu'il côtoiera plusieurs années en tant qu'apprenti pharmacien et qui lui vendra son apothicairerie est bien connu pour ses convictions patriotes. La famille de Trudeau fréquente par ailleurs celle de Papineau<sup>8</sup> et les liens des cousins Lartigue, Papineau, Viger vont jouer un rôle dans cette histoire.

Dans les *Tablettes*, la majorité des mentions de l'Église durant les années 1820 concerne les turbulents débuts de l'épiscopat de Lartigue. La nomination de l'évêque de Telmesse pique la surprise, l'amour-propre, la curiosité, voire la jalousie et elle donne lieu à toutes sortes de spéculations que Trudeau s'empresse de rapporter dans son journal. Pour sa part, il est favorable à la venue d'un évêque, notamment pour l'honneur de Montréal, dit-il, dont le prestige serait rehaussé par l'éclat et la pompe des cérémonies religieuses que cela ne manquerait pas de susciter. Peiné par le fait que Lartigue doive se réfugier chez les Dames de l'Hôtel-Dieu, il ne s'autorise pas pour autant à critiquer les sulpiciens, même dans son for intérieur. Cependant, il rend hommage à ses concitoyens, Denis-Benjamin Viger en tête, qui se cotisent pour construire une église et une maison pour l'évêque. À la cérémonie qui inaugure les travaux de l'église Saint-Jacques, il note tristement qu'« il y avait sept à huit prêtres de la campagne, mais pas un de la ville ». Il paraît tout de même un peu scandalisé, d'autant plus, ajoute-t-il, qu'« il s'y est même trouvé beaucoup de protestants »<sup>9</sup>.

À partir de juin 1823, il suit aussi le dossier de la construction de Notre-Dame, la nouvelle église paroissiale. C'est pourtant un secret de Polichinelle que ce projet vise à contrecarrer celui de l'église Saint-Jacques. Mais, cette fois, Trudeau se range carrément du côté des sulpiciens. À l'instar des marguilliers de la paroisse, il endosse une aventure grandiose, en tout cas, coûteuse. D'abord pour « l'Être suprême » à qui il faut « préparer une demeure digne de sa majesté et de sa grandeur », mais aussi, encore une fois,

---

6. *MT*, 1825, n° 3, p. 35-44. Trudeau n'indique pas toujours la date précise de ses entrées dans son journal.

7. Voir Léo-Paul Desrosiers, « Mes *Tablettes* », *Les Cahiers des Dix*, 12, 1947, p. 84 et ss.

8. Voir la notice signée par Richard Chabot, dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1990, vol. XI, p. 985-987.

9. *MT*, 22 mai 1823, n° 1, p. 18.

pour Montréal, pour l'embellissement de la ville et pour l'honneur de ses habitants. Cette fierté citadine semble peser d'un grand poids dans l'adhésion de Trudeau. La construction d'une église plus spacieuse suscite néanmoins la controverse et le diariste énumère les diverses objections qu'il trouve toutes futiles : « les uns allèguent pour raison, dit-il, qu'il seroit plus expédient de diviser la paroisse et de bâtir d'autres églises dans les faubourgs. Les autres disent qu'on entreprend cet édifice que dans la vue d'entraver et d'arrêter s'il est possible l'établissement de Monseigneur de Telmesse »<sup>10</sup>. D'autres soutiennent que la fabrique est endettée ou encore qu'il serait fâcheux de démolir l'église actuelle à cause de son caractère historique, etc., etc. On a l'impression de voir les Montréalais défiler dans la boutique de l'apothicaire pour discuter du projet et de ce qui se passe en ville.

Quelques semaines plus tard, les *Tablettes* font une nouvelle fois écho au bruissement de la rumeur : une délégation se rend à Québec pour obtenir le consentement de l'évêque Plessis à l'érection d'une plus grande église paroissiale. Les Montréalais spéculent alors sur l'accueil réservé à ces partisans des sulpiciens et sur le résultat. Encore une fois, Trudeau énumère et numérote jusqu'à 16 points de vue sur la question : ces ambassadeurs ont été reçus impoliment ou froidement, ils ont été renvoyés « la pelle au cul » ou encore ils ont été bien accueillis, leur projet a été accepté, mais soumis à l'approbation de l'évêque Lartigue, etc., etc. Et il conclut : « Tel est le tissu exact d'incohérences et de contradictions qui ont servi de conversation pendant quelques jours à la plupart des cercles de sociétés »<sup>11</sup>. Lorsqu'on pose la première pierre de la nouvelle Notre-Dame, Trudeau consacre quelques pages à décrire la cérémonie. Manifestement, il aime la pompe et l'éclat de ces fêtes, les discours, les chants, les processions. Il note simplement que Lartigue a refusé d'y assister<sup>12</sup>.

Le pharmacien paraît raffoler des rumeurs. Durant les années 1820, si l'on se fie à son journal, les dissensions ecclésiastiques divertissent beaucoup les Montréalais. Bien sûr, l'affaire Chaboillez sera consignée dans les *Tablettes*. À l'été de 1823, un pamphlet intitulé *Questions sur le gouvernement ecclésiastique du district de Montréal* sort des presses et est largement commenté dans les journaux. Son auteur, le curé Chaboillez de Longueuil, conteste la nomination de Lartigue comme injuste, illégale et contraire au droit canon. En conséquence, il conseille aux prêtres de refuser d'obéir à ce faux évêque. Trudeau, qui garde pourtant le souvenir des caricatures parues dans la presse à cette occasion, trouve que les dissidents vont trop loin : « Il est fâcheux qu'un tel écrit ait été mis au jour,

---

10. *MT*, 19 juin 1823, n° 1, p. 27 et p. 29.

11. *MT*, 16 juillet 1823, n° 1, p. 35-38.

12. *MT*, 1<sup>er</sup> septembre 1824, n° 2, p. 10-13.

et principalement dans des circonstances où il existe déjà beaucoup de divisions et d'animosités, et une grande somme d'esprit de parti»<sup>13</sup>. Il suit malgré tout l'affaire jusqu'au bout et, en novembre 1823, il rend compte de la réplique à Chaboillez, réplique signée par Pierre-Hospice Bédard, mais en fait écrite par Lartigue, et dont il apprécie «les raisonnements très forts et assaisonnés de beaucoup de sel»<sup>14</sup>. Le diariste prend également la peine de recopier une missive de l'évêque de Londres, Poynter, favorable à Lartigue, de même qu'une lettre endossée par une cinquantaine de prêtres et curés du district de Montréal exprimant leur soumission à leur évêque : il transcrit, donc conserve pieusement les 54 signatures. Lartigue finira par s'imposer et même par obtenir une église avec une demeure épiscopale attenante. L'inauguration de l'église Saint-Jacques, en septembre 1824 est décrite par Trudeau, qui, une semaine plus tôt, avait aussi noté que Monsieur Roux, supérieur des sulpiciens, et Monsieur Le Saulnier, curé de la paroisse, étaient partis inopinément en vacances aux États-Unis et que la nouvelle avait vite couru qu'ils souhaitaient ainsi esquiver la cérémonie...

Vers la fin de l'année 1825, Trudeau reprend toute l'histoire à la fin d'un de ses cahiers : il a donc jugé cette saga suffisamment importante pour la réécrire d'un seul tenant. Cependant, son analyse reste la même. Ce fidèle paraît profondément perturbé par cette division. Il écrit :

On nous a dit au prône de notre paroisse dimanche dernier que nous sommes tenus d'assister à la messe paroissiale, au moins un dimanche sur trois ; et on annonce aujourd'hui chez Monseigneur, que toute personne qui assistera à la messe de St Jacques, sera dispensé [*sic*] d'entendre celle de la paroisse. Il y a évidemment là quelque chose de louche et de contradictoire<sup>15</sup>.

Je note que lui-même semble fréquenter les deux églises. Ce bon catholique refuse de choisir : la paroisse ne peut être blâmée pour défendre ses droits, mais il en va de même pour l'évêque de Telmesse, selon lui. Qui a tort et qui a raison ? Évitant de trancher cette délicate question, Trudeau s'est néanmoins forgé une opinion très nette sur un aspect de l'affaire. Avec une éloquence appuyée, dans une sorte de cri du cœur, il s'en prend plutôt à ses concitoyens. Il leur reproche d'avoir débité des injures et des calomnies, de s'être déchirés sur la place publique,

[...] surtout à une époque comme celle où nous sommes ; dans un temps où on nous menace de nous ôter notre religion, notre langue, nos lois, et de saper les principales bases de notre constitution ; dans un temps surtout où il semble qu'une légion infernale prend plaisir, et semble même suscitée pour semer et attiser le feu de la discorde et de la désunion parmi les Canadiens ; dans un temps où l'on veut unir les deux provinces, et diviser tous les esprits ; dans un temps,

---

13. *MT*, 1823, n° 1, p. 48.

14. *MT*, 15 novembre 1823, n° 1, p. 55.

15. *MT*, 1825, n° 3, p. 49-50.

enfin, où tous les Canadiens ont le plus besoin de montrer d'énergie et d'union que jamais, s'ils ne veulent pas se laisser supplanter et même anéantir, comme autrefois les Acadiens, par un vil essaim d'étrangers venus d'outremer<sup>16</sup>.

En décembre 1825, le diariste rapporte longuement les obsèques de l'évêque de Québec, description qu'il a manifestement trouvée dans les journaux puisqu'il ne s'est pas rendu dans la capitale à cette occasion. Il est ému et très élogieux : Plessis «était chéri de Dieu et des hommes»<sup>17</sup>, selon lui. Cependant, il est conscient aussi que cette mort va relancer publiquement le débat sur les affaires épiscopales. C'est bien ce qui arrivera, en effet.

Deux mois plus tard, Trudeau semble avoir choisi son camp. En février 1826, Lartigue revient d'un voyage à Québec et l'apothicaire croit comprendre que la paroisse de Montréal sera divisée et il s'en désole : «Quel coup terrible porté à l'importance des marguilliers, de la fabrique, et surtout à la puissance du séminaire. Ah que ces Messieurs vont être à plaindre après cette époque-ci. Ils vont sans doute abandonner le Canada pour regagner en [*sic*] France»<sup>18</sup>. Mais encore une fois, il commente une rumeur.

En juin, il spéculer sur les raisons du départ précipité de Roux pour l'Europe et il en profite pour faire l'éloge de cet homme si remarquable et si digne de respect. Il n'arrive pas à croire ceux qui affirment que le supérieur des sulpiciens est parti poursuivre son combat anti-épiscopal : «on doit assurément lui supposer des sentiments plus nobles et plus généreux, et des motifs plus relevés»<sup>19</sup>. En février 1827, des bruits courent (encore !) voulant que le gouvernement britannique envisage de s'emparer de la seigneurie de Montréal. «Encore de la tyrannie, déclare Trudeau. Car il semble que la ruine et l'anéantissement des Canadiens et de leurs institutions soient devenus un besoin pour une certaine classe d'hommes»<sup>20</sup>. Et il défend longuement le droit de propriété clair et net des sulpiciens. Il ne sait pas alors que, à Londres, Roux est lui-même en train de brader sa seigneurie contre une rente...<sup>21</sup> Au retour du sulpicien en août 1828, l'affaire est devenue publique et crée beaucoup de remous. Trudeau affirme que la perte serait irréparable pour le Canada, mais il refuse de blâmer «ces Messieurs» : seules «des raisons urgentes» auront pu «les décider à faire un pareil abandon»<sup>22</sup>. En dernière analyse, d'après lui, tout ça c'est la faute du gouvernement britannique qui

---

16. *MT*, 1825, n° 3, p. 51.

17. *MT*, 7 décembre 1825, n° 3, p. 26-29.

18. *MT*, 8 février 1826, n° 4, p. 15.

19. *MT*, 8 juin 1826, n° 4, p. 44. Voir aussi *MT*, 16 juin 1826, n° 5, p. 1-2 et *MT*, 1826, n° 5, p. 9-12.

20. *MT*, février 1827, n° 6, p. 55.

21. Lucien Lemieux, *L'établissement...*, p. 273.

22. *MT*, 1<sup>er</sup> août 1828, n° 8, p. 53-55.



s'efforce sans cesse de dépouiller les Canadiens de leurs institutions. Les évêques vont toutefois bloquer la transaction, mais Trudeau ne le sait pas.

De 1820 à 1827 ou 1828, le diariste a porté une attention quasi obsessionnelle à l'évêque Lartigue et à ses ennemis. Puis, l'intérêt diminue sans doute parce que l'affaire est moins publique. Tout de même, il se rendra jusqu'au bout. En septembre 1836, sous le titre « Époque remarquable », il annonce que le district de Montréal a été érigé en diocèse séparé avec l'autorisation du pape, l'approbation du gouvernement britannique et, finalement, « le consentement unanime du clergé du Canada ». « Toute la bourgeoisie de la ville » s'est retrouvée à la « cathédrale » de Saint-Jacques pour assister à l'installation de Lartigue « avec toute la pompe possible »<sup>23</sup>. Quelques jours plus tard, Lartigue, désigné maintenant « Sa Grandeur », fait son entrée solennelle à l'église paroissiale (Notre-Dame) où il reçoit les félicitations de Quiblier, le nouveau supérieur des sulpiciens, et où il peut enfin prendre possession de son trône ! Trudeau est enchanté.

Si, dans les années 1830, son attirance pour les débats ecclésiastiques diminue, c'est, bien sûr, parce que plusieurs des tractations se déroulent alors plus ou moins en secret, mais c'est aussi à cause de l'attirance accrue de Trudeau pour les questions politiques. De 1828 à 1838, il suit passionnément la politique. Il est totalement partisan. Déjà, il avait noté avec beaucoup d'aigreur la tentative d'imposer l'Union en 1822 et l'heureuse défense des Canadiens par Papineau et Viger à Londres. De plus en plus, il exècre le gouvernement impérial, les gouverneurs de la colonie, l'un après l'autre, et leurs affidés. En 1832, il est particulièrement ébranlé par le « massacre » de trois Canadiens lors de l'élection du quartier ouest à Montréal.

Cette même année, il décrit longuement les ravages du choléra et le dévouement du clergé dans cette épreuve. Est-ce une punition de la Providence, se demande-t-il, avant de répondre : Dieu seul le sait et c'est lui qui décide ! La Providence a gentiment permis qu'aucun prêtre ne décède à cette occasion, ce qui en dit long, selon lui, « en faveur de cette sublime religion à laquelle seule il est donné d'être infaillible dans ses espérances comme dans sa doctrine !!! »<sup>24</sup> On voit donc que, s'il rapporte moins les questions religieuses ou ecclésiastiques dans son journal, il est loin d'avoir perdu la foi.

Trudeau s'enflamme pour la politique, mais il y a peu de discussion des idées patriotes dans les *Tablettes*, sauf pour affirmer que le Parti patriote est

---

23. *MT*, 8 septembre 1836, [12<sup>e</sup> cahier], p. 14-15, paragr. XXXI. Beaucoup plus volumineux que les autres, le 12<sup>e</sup> cahier n'est pas numéroté et il s'intitule *Tablettes chronologiques, etc. etc.* Les paragraphes sont numérotés, d'abord en chiffres romains, puis en chiffres arabes.

24. *MT*, 1832, n<sup>o</sup> 11, p. 6-16. La citation est à la page 13.

le défenseur des Canadiens, de leurs droits, de leurs lois, de leur langue et de leur religion. Ce credo ne variera pas jusqu'à l'éclatement de la rébellion, de telle sorte que l'apothicaire éprouvera quelque difficulté avec son évêque à partir de l'été de 1837<sup>25</sup>. En juillet, Lartigue avait commencé à irriter les Patriotes en demandant à ses curés de prêcher la soumission à l'ordre établi ; selon l'évêque, il n'était pas permis de se révolter contre l'autorité légitime ou de transgresser les lois du pays, et les curés devaient refuser l'absolution à ceux qui prétendaient le contraire<sup>26</sup>. Trudeau avait noté dans son journal que les partisans de l'oppression étaient ravis de cette intervention, mais que c'était l'opposé pour « les amis de la justice, de l'équité et de la liberté » ; en outre, cela pouvait « mettre le Clergé en collision avec la presque totalité des membres de son diocèse ». Pour le bien de la religion, le clergé devrait plutôt s'éloigner de la « tourmente politique » et demeurer dans « une stricte neutralité »<sup>27</sup>.

En octobre de la même année, Lartigue prononce son fameux mandement antipatriote, tant décrié. Le dimanche 29 octobre, « à la surprise et non à l'édification des fidèles », souligne Trudeau, on a lu à la paroisse et dans toutes les églises un mandement au sujet de la politique. Ce genre d'intervention ne peut qu'affaiblir la confiance du peuple en son clergé, de même que son amour de la religion, à son avis. Il s'exclame :

La chaire est si peu faite pour traiter des sujets politiques que chacun en prêtant son attention pouvait à peine en croire ses oreilles, tant il est pénible de voir le Clergé s'immiscer dans cette arène et faire raisonner les foudres de l'Église contre tout un peuple qui est en mouvement pour revendiquer ses droits les plus sacrés, et lui prêcher une soumission servile à des autorités [*sic*] et à un gouvernement qui ne connaissent plus de frein<sup>28</sup>.

Enfin, une troisième annotation dans les *Tablettes* s'avère digne de mention. Au début de novembre, la venue de deux recrues françaises chez les sulpiciens amène cette mordante remarque : « Sans déprécier le mérite de ces Messieurs, on serait généralement plus flatté de voir les vacances du séminaire remplacées par des enfants du sol »<sup>29</sup>. Le nationalisme de Trudeau serait-il en train de l'emporter sur son loyalisme sulpicien ? Probablement pas, mais, jusque-là, il n'avait jamais fait de distinction entre les sulpiciens

---

25. Sur les interventions de Lartigue à l'endroit des Patriotes, voir Lucien Lemieux, *Histoire du catholicisme québécois*, tome 1 : *Les années difficiles (1760-1839)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 384 et ss.

26. Trudeau a appris ces directives de Lartigue par l'intermédiaire de *L'Ami du peuple*, un journal qu'il exècre. Lui-même est plutôt un partisan de *La Minerve*, où il insère des annonces ; malgré son amitié pour Ludger Duvernay, ses propres commentaires s'éloignent en général de la vivacité de ton du journal patriote.

27. *MT*, août 1837, [12<sup>e</sup> cahier], p. 29, paragr. XLIX.

28. *MT*, octobre 1837, [12<sup>e</sup> cahier], p. 55-56, paragr. LXXXIX.

29. *MT*, novembre 1837, [12<sup>e</sup> cahier], p. 61, paragr. LXXXII.

français et les sulpiciens canadiens. Par ailleurs, malgré ses quelques critiques envers la presse antipatriote, il n'a jamais fait directement mention de l'influence contre-révolutionnaire des Messieurs du Séminaire de Montréal dont Colborne disait qu'ils avaient « plus contribué à abattre la rébellion que tous ses régiments »<sup>30</sup>.

Bien que patriote, Trudeau ne se range pas parmi les partisans de l'insurrection. Dès la réception des nouvelles de Saint-Denis et de Saint-Charles, il déplore cette aventure mal avisée et mal préparée, qui ne peut que causer du tort à la nation, et plus le temps va passer, plus ses commentaires seront négatifs. Lui-même n'a pas joué de rôle dans le mouvement, à ce qu'on sache, mais il aurait aidé certains insurgés<sup>31</sup>, ce qui semble assez dans son caractère. S'il n'approuve pas la révolte, Trudeau est carrément horrifié par la répression de Colborne et de son armée à Saint-Eustache et à Saint-Benoît. Il manque de mots pour crier son indignation. Il n'accepte pas qu'on dise que les responsables sont les volontaires de Saint-André ayant échappé au contrôle de Colborne : des soldats britanniques vendent à Montréal des objets pillés et l'un d'entre eux est venu lui offrir des gravures religieuses dérobées dans l'église de Saint-Benoît. Ce comportement indigne vaudra à Colborne une tache indélébile et laissera « dans l'esprit des habitans un germe de ressentiment et de vengeance »<sup>32</sup>.

Dans ce contexte, Trudeau n'apprécie pas du tout que son évêque en rajoute au prône du dimanche. Voici comment il rapporte le mandement lu à l'église le 14 janvier 1838 : Lartigue aurait traité les chefs patriotes de brigands, il aurait tonné contre leur programme et, notamment, « contre les doctrines du Gouvernement électif et les prétendues maximes du patriotisme », il aurait rappelé à la population que si elle avait accordé plus de déférence aux conseils de son clergé, elle ne serait pas aux prises avec les affres de la répression. Enfin, considérant « la paix à peu près rétablie », l'évêque aurait ordonné de chanter une messe solennelle. Trudeau semble figé d'étonnement, pour le moins, et il ajoute :

On aurait aimé dans le mandement en question un peu plus de modération et de conciliation, et surtout un peu plus d'égard pour les sentiments d'une foule de familles présentes à la lecture de ce mandement foudroyant, et qui ont dû nécessairement se sentir blessées jusqu'au vif en entendant la condamnation fulminante lancée par Sa Grandeur contre un nombre de leurs membres qui gémissaient dans le moment au milieu des cachots<sup>33</sup>.

Cette citation illustre particulièrement bien, me semble-t-il, ce que peut apporter la lecture d'un document comme les *Tablettes*. Les interventions

---

30. Cité par Lucien Lemieux, *Histoire du catholicisme...*, p. 390.

31. Selon Richard Chabot, *DBC*.

32. *MT*, décembre 1837, [12<sup>e</sup> cahier], p. 92-93, paragr. CXIII.

33. *MT*, janvier 1838, [12<sup>e</sup> cahier], p. 103, paragr. CXXVII.

de Lartigue lors des événements de 1837-1838 sont largement connues, là n'est pas l'intérêt. Le commentaire de Trudeau nous amène plus près d'une histoire des sensibilités. Les historiens ont heureusement cessé de laisser de côté les documents personnels parce que « l'histoire a besoin d'être parlante pour s'écrire de chair »<sup>34</sup>, selon l'expression d'Arlette Farge. Le témoignage du diariste nous permet ici d'imaginer, de ressentir les émotions, voire la détresse des familles des patriotes. Comment supporter ces paroles hargneuses et rancunières lorsque son fils, son mari ou son frère viennent d'être emprisonnés ? Trudeau aurait manifestement souhaité un peu plus de réconfort, ce à quoi lui-même s'emploiera personnellement auprès des victimes des rébellions.

Toutefois, l'apothicaire ne restera pas sur cette déception vis-à-vis des dirigeants catholiques. Les années 1840 marquent encore un tournant dans les intérêts de Trudeau : les affaires ecclésiastiques et religieuses dominent à nouveau ses *Tablettes*. Il s'approvisionne maintenant aux *Mélanges religieux* plutôt qu'à *La Minerve*. Ainsi, durant toute la décennie, il consignera pieusement les activités ou les entreprises de l'évêque Bourget : la venue ou la fondation de communautés religieuses ou d'œuvres de bienfaisance, les ordinations et les sacres, les bénédictions de statues, etc. Il se délecte toujours des belles cérémonies. Dans le genre, quoi de mieux que les mises en scène spectaculaires de l'évêque de Forbin-Janson ? En septembre 1840, à Québec, le prédicateur avait été écouté avec une impressionnante assiduité et les Montréalais attendaient son arrivée avec un sentiment de curiosité. Mais, en décembre, la curiosité fait place à l'édification, selon Trudeau. Et il décrit tout avec exaltation : l'autel richement orné, les cierges à profusion, la musique et les cloches, l'« entrée processionnelle », le renouvellement des vœux du baptême, les communions en masse, la confirmation de centaines d'adultes, etc. etc. Jour après jour, nous dit-il, c'est « la même magnificence, la même pompe et le même enthousiasme religieux [...] ». Cette retraite « va servir d'époque dans les annales religieuses du Canada », décrète-t-il<sup>35</sup>. La fête reprend en octobre 1841, lorsque, d'après une idée originale de Forbin-Janson, on érige un chemin de croix et un calvaire sur le mont Saint-Hilaire : « un monument religieux et national tout à la fois, un témoignage vivant et commémoratif de la religion et de la foi du peuple canadien »<sup>36</sup>. Cinq évêques et une cinquantaine de prêtres ont pris part à la cérémonie, note Trudeau.

---

34. Philippe Artières, Arlette Farge et Pierre Laborie, « Témoignage et récit historique », table ronde, *Histoire et archives de soi, Sociétés et représentations*, n° 13, 2002, p. 201.

35. *MT*, décembre 1840 et janvier 1841, [12<sup>e</sup> cahier], p. 193-200, paragr. CCXV. La première citation est à la page 197 et la deuxième à la page 200.

36. *MT*, octobre 1841, [12<sup>e</sup> cahier], p. 215, paragr. CXXIX.

Par comparaison, même si elle n'a pas entièrement disparue, la politique ne semble plus passionner le diariste comme dans la décennie précédente. Il prend des pages et des pages pour décrire les célébrations religieuses, mais seulement de minces paragraphes pour les événements politiques. Il se révèle évidemment contre l'Union, mais ensuite il suit les réformistes de La Fontaine, tout en restant un admirateur de Papineau : la dispute entre les deux leaders n'a pas encore éclaté. Toutefois, le cœur n'y est plus et Trudeau paraît avoir trouvé un autre moyen de participation et d'ascension sociales. En tant qu'apothicaire, il se rapproche du milieu religieux : ainsi, en 1843, il approvisionne gracieusement en médicaments les sœurs de la Providence ; puis il étend son commerce aux objets de culte et aux ornements sacerdotaux<sup>37</sup>. Ses intérêts d'homme d'affaires sont liés à ses accointances religieuses. Ses relations avec les sulpiciens en sont d'autant resserrées et on n'est pas étonné de le retrouver marguillier de 1848 à 1851.

D'autre part, son attachement pour la ville de Montréal, qui s'accroît encore dans les années 1840, l'amènera à accepter une charge de conseiller en 1852, puis d'échevin de 1853 à 1856. Toujours nationaliste, il demeure concerné par le succès des siens. Ce succès ne sera plus politique, cependant, mais plutôt économique. À plusieurs reprises, on le voit content de certaines réussites canadiennes-françaises, dans le commerce d'importation, notamment. Les nouvelles d'ordre scientifique et le développement des transports le captivent. Il admire les chemins de fer, « en attendant que le génie humain toujours avide de la nouveauté, ait enfanté quelque système étrange et nous ait décidés à voiturer par l'air »<sup>38</sup>.

Trudeau applaudit à la fondation de l'Institut canadien en 1844. Non seulement, les jeunes pourront y trouver des délassements utiles et agréables, mais cette nouvelle institution s'élèvera « à la gloire du nom Canadien », selon lui. En effet,

[ce] sera en même temps un démenti vivant et solennel de ce reproche banal que des compatriotes d'une autre origine ne cessent de nous faire avec une certaine complaisance, de nous montrer indifférents à tout ce qui peut tendre à notre émancipation intellectuelle, et à répandre par la diffusion des lumières, des lettres et de l'industrie les germes d'une compétition avec les étrangers qui nous affluent de toutes parts [...]<sup>39</sup>.

---

37. Selon certaines annonces publicitaires, il vendait aussi des pièces d'artisanat amérindien pour les touristes. Voir Richard Chabot, *DBC*.

38. *MT*, août 1845, [13<sup>e</sup> cahier], p. 56, paragr. LXIV. Ce dernier cahier, qui reprend le titre de *Mes Tablettes*, n'est pas numéroté, mais les paragraphes le sont, en chiffres romains.

39. *MT*, décembre 1844, [12<sup>e</sup> cahier], p. 293-294, paragr. 60.

En 1848, il en apprécie toujours les soirées littéraires. Il faut remarquer que l'Institut canadien n'a pas encore attiré les foudres de l'évêque de Montréal et que, par ailleurs, Trudeau approuve aussi l'Œuvre des bons livres, sous les auspices des sulpiciens et sous la présidence de Bourget.

En 1844, Trudeau découvre une autre association bien de son goût, l'Association Saint-Jean-Baptiste, fondée cette année-là, « afin de réunir tous les Canadiens comme dans une même famille. [...] Cette œuvre sera toute de bienveillance et en dehors de la politique », précise-t-il<sup>40</sup>. Depuis quelques années, il relatait dans son journal la fête du 24 juin : des fêtes tout autant religieuses que nationales, ce qui semble aller de soi pour lui. Par exemple, l'année précédente, en juin 1843, la Saint-Jean-Baptiste avait été célébrée par une messe solennelle, un triple pain bénit de six étages, et une procession des membres de la Société de tempérance, avec leurs bannières, leurs médailles et leurs fleurs d'érable. Ce nationalisme intimement lié à la religion convient maintenant parfaitement à Trudeau. En 1862, il devient d'ailleurs président de l'Association Saint-Jean-Baptiste.

Lors du typhus de 1847, l'apothicaire louange le clergé et les communautés religieuses pour leur dévouement auprès des victimes. Sensible à la misère des Irlandais, il dénonce vivement la cupidité des aristocrates britanniques et l'indifférence coupable, voire « la barbarie du gouvernement anglais vis-à-vis d'une population qui a eu à ses yeux la faute impardonnable de demeurer attachée inviolablement à sa foi antique, à la religion de ses pères, au culte catholique »<sup>41</sup>.

Les *Tablettes* se terminent avec la mention d'une œuvre où Trudeau retrouve tous ses amis, c'est-à-dire la Société de colonisation des Townships, lancée en 1848 par l'Institut canadien pour lutter contre le fléau de l'émigration canadienne-française : Papineau, Viger, l'évêque Bourget, les sulpiciens, ils y sont tous. Trudeau en est fort aise et, s'il est resté démocrate, il semble avoir oublié le gouvernement responsable : en 1848, il n'en parle pas...

Le récit s'arrête à 1850.

## Conclusion

On a donc vu un jeune homme qui, au sortir du collège, commence à écrire son journal. Durablement marqué par ses professeurs sulpiciens, il est également influencé par son milieu d'origine, par son environnement, par ce qui se passe en ville et dans la colonie. Les *Tablettes* sont à la fois une

---

40. *MT*, août 1844, [12<sup>e</sup> cahier], p. 259-260, paragr. CCLXVIII.

41. *MT*, 1847, [13<sup>e</sup> cahier], p. 139-141, paragr. CLXII.

caisse de résonance et une boîte à rumeurs. Elles permettent de distinguer les valeurs du diariste et sa sensibilité vis-à-vis les événements religieux et l'Église catholique. Certes, elles reflètent une trajectoire individuelle, mais il s'agit d'une vie en société. Consignant ce que l'apothicaire voit, lit ou entend, elles font ainsi écho à ses contemporains. D'abord aux prises avec un conflit de loyauté entre la paroisse sulpicienne et le nouvel évêque Lartigue, et passionné par cette lutte, Trudeau subordonne ensuite temporairement les querelles ecclésiastiques au combat politique et national, qu'il suit avec une grande ferveur. Mais après l'échec des Patriotes, l'homme d'affaires finit par concilier ses propres intérêts avec un nationalisme canadien-français qui accorde une place centrale à l'Église catholique. Selon lui, cette nouvelle voie n'empêche aucunement les Canadiens français de s'intéresser aux domaines économiques et scientifiques, au développement urbain et à la culture en général. Ce document n'est pas narcissique et Trudeau s'y met rarement en vedette. Il nous permet plutôt d'assister, sous un éclairage inhabituel, à un spectacle éminemment social.

Mais la fin est triste...

Au milieu du siècle, Trudeau a décidément gagné en notabilité. Tout en conservant son commerce, il est devenu un propriétaire foncier qui s'occupe à faire fructifier son petit capital. Il jouit d'une certaine reconnaissance sociale : il est marguillier, puis échevin et président de l'Association nationale. De 1869 à 1875, il est président de la Banque Jacques-Cartier. Cependant, la crise économique de 1873 lui porte un dur coup. Il hypothèque sa maison pour supporter son fils Lactance, qui fait tout de même faillite. Enfin, après d'autres malheurs, il mourra misérable, quasi aveugle, le 14 janvier 1888.